

Le monde est ici

LA LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE
DANS TOUTE
SA DIVERSITÉ



«
GRATUIT

Cette publication est une réalisation des Librairies indépendantes du Québec, coopérative, sous sa bannière Les libraires, en collaboration avec les éditions Mémoire d'encrier.



Le mandat de la librairie indépendante s'articule autour de la proximité, de la diversité et du service. C'est un lieu de conseil, ouvert à la découverte.

Les libraires, c'est un regroupement de plus de 110 librairies indépendantes du Québec, des Maritimes et de l'Ontario. C'est un site transactionnel (**leslibraires.ca**), une revue d'actualité littéraire (**Les libraires et en ligne sur revue.leslibraires.ca**) et une communauté de partage de lectures (**quialu.ca**).

Les libraires : 754, rue Saint-François Est, Québec (Québec) G1K 2Z9
Sans frais : 1 855 948-8775 | revue@leslibraires.ca



Le réseau Les libraires remercie ses membres ainsi que la SODEC, qui a rendu possible ce projet.

© 2023. Toute reproduction de cette publication, en partie ou en totalité, est interdite sans l'autorisation écrite d'un représentant de la bannière Les libraires. Ce carnet est interdit à la vente.

Ce carnet est disponible gratuitement en ligne à l'adresse suivante : revue.leslibraires.ca

Responsable de la publication :

Josée-Anne Paradis

Illustration de la couverture :

Boris Biberdzic (studioborris.com)

Comité de rédaction :

Isabelle Beaulieu, Yara El-Ghadban, Alexandra Mignault, Josée-Anne Paradis, Rodney Saint-Éloi

Collaboratrices :

Isabelle Beaulieu
Alexandra Mignault
Josée-Anne Paradis

Révision linguistique :

Isabelle Duchesne

Correction d'épreuves :

Alexandra Mignault

Graphisme :

KX3 Communication (skene@kx3communication.com)

Imprimé au Québec par :

Publications Lysar



Le monde est ici, avec nous, autour de nous. Et les auteurs dont les origines proviennent de continents avec lesquels la littérature a permis de tisser des ponts, des amitiés, des imaginaires partagés, sont nombreux à nous le rappeler.

Nous ne mettons jamais de l'avant la diversité sans nous poser la question : se peut-il qu'en voulant rassembler les gens autour de leur communauté d'origine, même si l'intention première est d'en exhumer la valeur et la richesse, nous participions tout de même à la confiner ? N'est-il pas contradictoire de placer la diversité à l'intérieur d'un même thème, alors que le mot même sert à désigner la pluralité des possibles ? N'est-il pas dangereux, en identifiant la mixité ethnique, de basculer vers l'amalgame et de reconduire ainsi la figure de l'« autre », de l'« étranger » que nous espérions pourtant éviter ? Ces réflexions sont légitimes et loin de nous l'idée de nous y soustraire. Avec ce carnet honorant la littérature des personnes migrantes, c'est à la particularité de chacune des voix qui la compose que nous avons souhaité nous attarder. Car à travers nos recherches et nos entrevues, nous avons découvert des récits singuliers, des styles propres, des phrases libres et des êtres fascinants, décuplés d'une culture venue émailler leurs histoires et leurs mots.

10 VOIX À ÉCOUTER

De nombreux écrivains ont transporté leurs racines jusqu'à la terre québécoise, faisant de la production livresque d'ici un pont entre les cultures. Un petit goût de l'ailleurs, une fenêtre sur des réalités autres qui émeuvent, une part de ciel partagé vu sous un angle nouveau. Dany Laferrière, Aki Shimazaki et Kim Thúy en sont justement des porte-étendards de choix. Mais le métissage des nombreuses cultures et des expériences innombrables fraie son chemin jusqu'à vous grâce à une multitude d'autres plumes, dont celle des dix auteurs qui vous sont ci-dessous présentés.

1 EDEM AWUMEY

Né en 1975 à Lomé, au Togo, Edem Awumey a vécu quelques années en France avant de s'installer en Outaouais, en 2005. Son premier roman, *Port-Mélo*, paru chez Gallimard, lui a permis de remporter le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, tandis que son roman *Les pieds sales* a été sélectionné dans la première liste du prix Goncourt. Si son œuvre traite surtout d'errance, d'identité et d'exil (on pense à *Rose délugé*, *Explication de la nuit* et *Mina parmi les ombres*), l'auteur aborde aussi la force de l'enfance, de la mémoire et du soleil. Dans *Noces de coton* (Boréal), son plus récent ouvrage, qui a remporté le prix Jacques-Poirier-Outaouais 2023, il propose un huis clos où un planteur de coton ruiné prend en otage un journaliste berlinois. C'est alors le prétexte pour que se déploie une narration en divers chemins, tous reliés par le diktat de multinationales sans scrupules envers les travailleurs agricoles, de l'Afrique aux États-Unis, mais aussi de l'Inde, de l'Ouzbékistan, du Bangladesh et de la Russie. C'est un roman bouleversant sur l'horreur que certains osent faire porter à d'autres, c'est un vacarme assumé envers l'oppression qui perdure en Afrique, qui déshumanise les habitants au nom de l'enrichissement des déjà riches. Mais c'est lyrique et porteur d'espoir, comme Awumey sait toujours le faire.



© Jean-Marc Carrière

1



2

2 CARA CARMINA

L'illustratrice Cara Carmina est née au Mexique et s'est installée, sur un coup de tête, à Montréal en 2009. Également designer textile – on adore ses leggings colorés! – et conceptrice de poupées fleuries qui rappellent ses origines mexicaines, Cara Carmina a fait sa place dans le milieu du livre québécois grâce à une rencontre marquante avec Sophie Faucher. Ensemble, elles ont travaillé sur des albums relatant la vie de Frida Kahlo, des livres qui mettent de l'avant la signature graphique de l'illustratrice : des couleurs vives et des yeux étoilés. La jeune femme dynamique a ensuite poursuivi sa route dans l'illustration chez Les Malins en signant, aux textes et en images, une série d'albums tout en douceur mettant en scène des lapins dans *Pauline*, *Rosita*, *Théodore*, *Ernest*, *Maurice* et *Lulu*, qui apprennent à relever les défis du quotidien. Ses œuvres ont également pris vie sous la forme de murales dans une école et dans un centre pour femmes. De plus, Cara Carmina laisse sa trace ici et là, à Montréal comme à Rome, grâce à du *street art* conjuguant l'illustration à la photographie et trois de ses séquences illustrées ont été à l'honneur dans l'émission *Passe-Partout*. Oh! Et saviez-vous qu'elle use d'un pseudonyme? Son nom est Norma Andreu!

3 DIMITRI NASRALLAH

Né dans un Liban en guerre, en 1977, Dimitri Nasrallah arrive, à 11 ans, au Canada. Devenu homme de lettres aux multiples chapeaux, il fut journaliste culturel (*The Globe & Mail*, *Montreal Gazette*, *Toronto Star*, etc.) et est maintenant à la fois professeur de création littéraire à l'Université Concordia, éditeur de fiction chez Vehicule Press, traducteur vers l'anglais (notamment de la trilogie 1984 d'Éric Plamondon) et romancier. À ce titre, on lui doit à ce jour quatre romans, dont trois traduits à La Peuplade : *Niko*, *Les bleed* et *Hotline* (sélectionné pour le Giller 2022). Ses œuvres racontent, chacune à leur façon et avec une dimension poétique remarquable, le difficile chemin entre la guerre et l'immigration, soulignant avec brio le courage des exilés, et abordant la quête identitaire. Son plus récent roman, *Hotline*, est le plus lumineux d'entre tous. Muna, nouvellement arrivée du Liban au Québec avec son fils de 8 ans, est confrontée aux différences culturelles, aux difficultés financières et à son indésirable invisibilité comme citoyenne. Elle déniché un boulot de conseillère en régimes amaigrissants par la vente de boîtes-repas, où, ironiquement, elle devra écouter, chaque jour, des gens au bout du fil se plaindre de leur poids ou de leurs problèmes familiaux. Elle, elle peine à nourrir son fils... Mais c'est une histoire de courage et de force qu'on lit, et non d'apitoiement, grâce à l'habile plume de Nasrallah.



© Bruno Desjardins

4 AYAVI LAKE

Ayavi Lake est née à Dakar, au Sénégal, en 1980. Après des études en France, elle immigré au Québec où elle s'installe à Jonquière, puis à Montréal. Dans son recueil de nouvelles *Le marabout*, pour lequel elle a remporté le Prix des Horizons imaginaires, elle fait une belle place au rocambolesque et au réalisme magique, alors qu'une chamane atikamekw permet à un sorcier africain de changer de couleur de peau et de sexe. Dans *La Sarzène*, elle propose un ample roman sur la transmission, l'affirmation et la construction de l'identité, alors que Coumba Fleur, née à Dakar



© Blanch Des Bâties

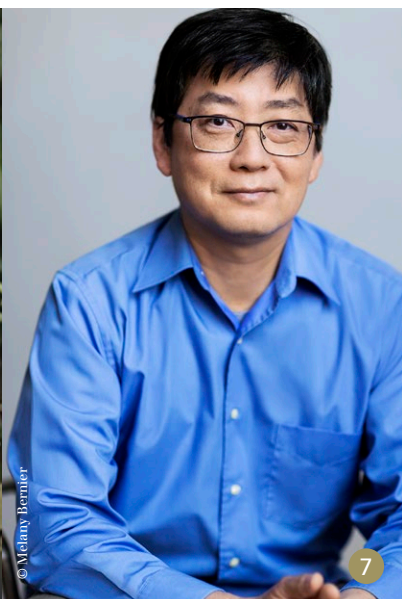


© Danila Bazykov

et immigrée à Montréal, sourira aux découvertes de son pays d'accueil, mais souffrira du poids des traditions. « Ayavi Lake, dans cet hommage au pouvoir des mots et de la littérature, réussit à incarner avec force, avec sincérité toutes ces vies qui nous voistent, ces parcours de gens ayant vécu l'immigration et qui portent en elles et eux les blessures et les bonheurs qui ne peuvent qu'en émerger, autant de chants d'espoir que de cris de frustration qui cherchent à se faire entendre. L'imaginaire comme révolution, disait Jacques Brault, et Ayavi Lake comme preuve qu'il disait vrai », écrivait Dominique Lemieux entre les pages de la revue *Les libraires* à la sortie de ce livre.

5 FELICIA MIHALI

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Felicia Mihali, née en Roumanie en 1967 et installée au Québec depuis 2000, n'a pas peur de fouler les bancs d'école. En effet, celle qui a d'abord étudié à l'Université de Bucarest s'est ensuite spécialisée en littérature postcoloniale à l'Université de Montréal. Elle a étudié la philologie, les langues (français, chinois et néerlandais), l'histoire de l'art, l'histoire et la littérature anglaise. De quoi impressionner! *Le pays du fromage*, son premier roman fort remarqué publié en 2002, sera ensuite suivi de façon non exhaustive de *Luc*, *le Chinois et moi*, *La reine et le soldat*, *Sweet, Sweet China*, *Une nuit d'amour à Iqaluit* et *La bigame*. Des livres qui abordent tous la notion d'identité et les richesses de la vie. Si ces histoires se déroulent en Chine, dans le Grand Nord, à Bucarest, c'est pour mieux évoquer le Québec et la place qu'elle y occupe : « La distance m'a aidée à mieux comprendre ma



nouvelle identité et les enjeux de ma nouvelle vie. [...] À l'extérieur de la province, que ce soit en Chine ou dans le Grand Nord, j'ai découvert que si je ne me considérais pas encore Québécoise à temps plein, pour les autres, je l'étais. Chaque fois que je retournais, je me sentais chez moi plus qu'avant », nous écrit-elle. En 2018, l'écrivaine, qui est aussi traductrice, fonde les éditions Hashtag avec le désir d'aider à mieux comprendre le présent et les visages cachés – minorités visibles, audibles ou sexuelles – de notre société. « Je suis devenue éditrice au moment où j'ai eu l'impression que le marché du livre actuel ne publie pas assez de titres que je voudrais lire ou écrire. » Mihali fait ainsi œuvre utile et nul ne pourrait le contester.

6 YING CHEN

L'auteure, née à Shanghai en 1961, s'est établie au Québec en 1989 et c'est depuis en français qu'elle signe ses ouvrages. Son roman *L'ingratitude*, paru en 1995 et mettant en scène des rapports complexes mère-fille, a obtenu plusieurs prix et fut en lice notamment pour le Femina. En entrevue pour *Les libraires* à la parution

de *Le champ dans la mer*, elle partageait ceci : « Il est vrai que dans mes récents livres les repères spatio-temporels sont très flous, voire absents. On ne peut plus, en les lisant, espérer obtenir des renseignements bruts sur la Chine, sur le Québec ou sur l'immigration. Nous vivons dans une époque extrêmement bruyante et sommes déjà inondés par les informations et les témoignages de toutes sortes. Il ne me semble vraiment pas nécessaire de participer, moi aussi, à ce brouhaha. Je souhaite y contribuer autrement. » Et son « autrement » sera l'art, cette façon bien à elle de mettre au monde une œuvre à l'ambiance aérienne, dans une langue sobre, et marquée par une étrangeté à nulle autre pareille : par exemple, dans *Le champ dans la mer*, sa narratrice voyage dans les spirales du temps. Dans *Immobile*, son héroïne est hantée par une vie antérieure. Dans *Le mangeur*, la narratrice plonge dans la gorge de son père et en voit l'intérieur veineux... Dans *Rayonnements*, son plus récent livre, le récit est murmuré par des fantômes et marqué par la mémoire des morts. Oui, l'œuvre de Ying Chen en est une tout à fait unique. Si vous ne deviez lire qu'un seul de ses ouvrages, choisissez le roman épistolaire *Les lettres chinoises*, qui aborde avec brio le déracinement, les amours impossibles et les choix.

7 OOK CHUNG

Ook Chung est né au Japon en 1963 de parents coréens et demeure à Montréal, où il a notamment obtenu un doctorat en littérature française de l'Université McGill. Son œuvre, déstabilisante, est d'une grande puissance. C'est qu'elle ose l'étrange, qu'elle frôle les zones ombragées d'une grande densité. En 2003, Chung entraîne son lecteur avec une noire ironie dans *L'expérience interdite*, où des écrivains sont enfermés dans des cages aux dimensions inhumaines afin qu'un homme extraie d'eux – grâce à l'humeur noire sécrétée par leur foi – un manuscrit digne d'une perle rare. La même année, il fait paraître le brillant recueil de nouvelles *Contes butô*, qui met en scène des personnages aux prises avec la solitude, livre qui lui valut le Prix littéraire des collégiens. Il offre un grand récit autobiographique romancé dans *La trilogie coréenne*, échelonné en trois temps et sur trois lieux qui le représentent (le Japon, la Corée et le Canada), et il y explore la multitude de ses identités culturelles et les cicatrices qu'elles laissent. Récemment, il signait *La jeune fille de la paix* (VLB éditeur), qui parle aussi d'identités plurielles et qui se déploie sur les mêmes trois pays. Son personnage a le sentiment d'être écartelé entre ses origines; au lieu de se voir comme un amalgame de morceaux fractionnés, il apprivoisera l'idée que ses différentes cultures l'enrichissent et créent des vases communicants qui sont autant de ponts entre les peuples.

8 SOUVANKHAM THAMMAVONGSA

Née apatride dans un camp de réfugiés laotien en Thaïlande, Souvankham Thammavongsa a grandi à Toronto et est devenue autrice comme elle l'avait toujours rêvé durant sa jeunesse. « Je n'ai pas attendu qu'on me dise que j'étais écrivaine. Je me suis faite écrivaine, les mots et le papier en étaient la preuve. On ne me dirait plus jamais que je ne suis rien », écrit-elle dans le prologue de son plus récent livre, *La maison de ma mère* (Mémoire d'encrier), un récit où elle revient sur la mémoire qu'elle porte. Celle de son enfance, de la culture pop, mais aussi du Laos et de la guerre qui y régnait. Sous son écriture, le petit devient le grand et inversement; l'histoire personnelle devient universelle et inversement. En 2020, elle publiait, en version originale anglaise, *Le K ne se prononce pas* (Mémoire d'encrier), un recueil de nouvelles qui s'attache à ces petites choses du quotidien qui trahissent ses racines, à ces enfants pleins de bonnes intentions, à ces ouvriers moins lettrés que leur progéniture, à ces femmes qui se bercent entre valeurs, langues et cultures. C'est fait avec douceur et un soupçon d'humour, ce pourquoi ce livre a remporté le Giller 2020 et le Trillium Book Award 2021.

9 BOUCAR DIOUF

Conteur, animateur, auteur, biologiste et océanographe, Boucar Diouf n'a pas son pareil pour expliquer le monde qui nous entoure. Sous son élocution, la moindre parcelle de vie recèle toute une histoire qui révèle à la fois sens et beauté. Avec la langue imagée qu'on connaît à ce Sénégalais établi au Québec, il signe divers ouvrages qui sont à la jonction de l'essai et du conte. « Les sciences du vivant sont thérapeutiques pour mon cerveau, mon cœur et mon "âme". Ce sont de hauts lieux de poésie », nous avait-il d'ailleurs déjà partagé en entrevue. Dans *La face cachée du grand monde des microbes* (Éditions La Presse), il vulgarise de main de maître le monde vaste et complexe des micro-organismes. Il en fait son terrain de jeu et nous amène à regarder d'un autre œil l'incroyable aventure qu'est la vie sur terre, jamais banale sous la loupe du scientifique conteur. Dans son plus récent ouvrage, *Ce que la vie doit à la mort*, il questionne l'existence – toujours sous l'œil du vulgarisateur scientifique – alors qu'il vient de perdre sa maman, afin de nous aider à apprivoiser la perte, mais aussi la vie. Avec sa série « Boucar raconte », il s'adresse aux 10-14 ans par la voie de la fiction et braque, à chaque ouvrage, les projecteurs sur un nouvel animal : un phoque, un ours polaire, une baleine blanche ou encore l'hippopotame.



© Sarah Boiri

8



© Camille Roy

9



© Pascale Castonguay

10

10 BLAISE NDALA

Originaire de la République démocratique du Congo, Blaise Ndala quitte ce pays en 2003. En 2007, il s'installe à Québec, où il sera d'abord professeur de français langue seconde puis fonctionnaire. Son nom résonne à nos oreilles comme celui d'un auteur à suivre depuis la publication de *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne), ouvrage finaliste à plusieurs prix littéraires et lauréat du Prix du livre d'Ottawa. Avec cette fiction historique, Blaise Ndala fait acte de mémoire en présentant un nouvel éclairage sur le règne, de plus de trois décennies, de Mobutu Sese Seko au Congo. Ndala invite dans son récit Mohamed Ali et Léopold Sédar Senghor, deux autres figures marquantes des combats pour le respect de la diversité raciale. Dans la même veine, il publie chez Mémoire d'encrier *Sans capote ni kalachnikov*, un vibrant plaidoyer pour l'indignation d'un peuple qui souhaite un avenir meilleur. On s'y promène dans l'Afrique des Grands Lacs, dans un camp de démobilisation et dans une histoire qui reste à s'écrire. Son plus récent ouvrage (voir p. 22), *Dans le ventre du Congo*, nous transporte à l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1958, où des Congolais étaient exposés de force dans un pavillon – un véritable zoo humain. L'auteur, mélomane et fidèle lecteur de Sony Labou Tansi, trouve dans chaque ouvrage comment émouvoir l'époque contemporaine par son écriture et par le regard qu'il nous pousse à tourner vers le passé, et, incidemment, vers l'avenir.



CAROLINE DAWSON

LES CHEMINS EMPRUNTÉS

Propos recueillis par Isabelle Beaulieu et Alexandra Mignault

Dans son roman *Là où je me terre* (Remue-ménage), Caroline Dawson, originaire du Chili, livre un récit d'immigration où la peur et l'inconnu côtoient les mains tendues et raconte ce qu'il a fallu d'audace et de labeur pour se tenir à part entière au milieu de sa vie. L'histoire individuelle s'étend à plus vaste pour placer sa lentille sur les inégalités sociales et espérer que la valeur de chaque trajectoire puisse être considérée. Au détour des pages, on s'émeut et on se révolte dans un même élan du cœur. Ce sont ces mêmes sentiments qui étreignent le lecteur de son premier recueil de poésie, *Ce qui est tu* (Triptyque), dans lequel l'autrice raconte à son fils de 7 ans son histoire.

Dans *Là où je me terre*, vous racontez avec sensibilité votre histoire d'immigration. Elle est remplie d'émotions et de beauté, mais on sent aussi une indignation qui n'est jamais loin derrière les mots. À quoi vous a-t-elle servi et vous sert-elle peut-être encore?

Oui, l'indignation fait partie des moteurs de mon existence. Sans elle, mes parents n'auraient pas quitté le Chili. Sans elle, je n'aurais pas étudié la sociologie. Sans elle, je n'aurais pas de ligne conductrice claire pour élever mes enfants. Sans elle, je n'aurais pas écrit. J'ai l'impression que parfois les gens pensent que l'indignation prend racine dans la dureté, dans la colère brute alors qu'elle vient d'une place pleine d'amour, de bienveillance et de liberté que l'on veut étendre aux autres, à ceux et à celles qui en sont privé.es. L'indignation me sert donc à me connecter avec ceux et celles qui n'ont pas le même destin que moi, ceux et celles qui n'ont pas les mêmes coordonnées sociales que moi, ceux et celles qui sont parfois oublié.es. Et à m'investir, à intervenir pour un monde plus juste, de même qu'à résister aux forces conservatrices qui voudraient le garder tel qu'il est.

On le constate dans votre roman, vous êtes préoccupée par la différence des classes. Comment peut-on faire pour réduire la disparité entre les uns et les autres?

Je ne pense pas que cela puisse fondamentalement passer par des changements individuels. On peut s'efforcer de contribuer à petite échelle à un monde plus équitable et être solidaires des personnes plus démunies que soi, mais la sociologue en moi a envie de répondre qu'il faut certes changer les cultures de consommation, d'accélération et de performance de nos sociétés, mais ce qu'il faut surtout, c'est de revoir les structures où naissent les inégalités. Je n'ai pas de plan quinquennal à vous proposer, mais cela passe assurément par une remise en cause réelle des systèmes (capitaliste, colonialiste, sexiste, raciste, etc.) dans lesquels on se trouve et des rapports de domination et d'exploitation qu'ils supposent.

À l'instar de l'écrivain Dany Laferrière, diriez-vous que «l'exil vaut le voyage»?

Il serait si arrogant pour moi de répondre non à cette question, puisque c'est l'exil qui m'a donné un nouvel horizon, loin de la dictature et du machisme de ma société d'origine, ouvrant grand les possibilités pour la femme éprise de liberté que je suis. Toutefois, je ne suis pas certaine que ce soit le cas pour tout le monde. Pour certains, pour certaines, l'exil est un enfermement. Je pense notamment aux femmes pour qui cela peut constituer un cloisonnement dans la sphère domestique, sans les réseaux d'entraide, sans la communauté d'origine auxquels appartenir. Bien sûr, il n'y a pas que des arrachements à l'exil, mais il y a parfois des deuils desquels on ne se remet pas. C'est d'ailleurs un des thèmes d'un texte que j'ai écrit qui s'appelle «Le repli », paru dans le recueil *Allers simples/Sin retorno* aux Éditions Urubu.

Pourquoi avez-vous eu envie de raconter en poésie les blessures de votre enfance à votre fils, de lui raconter «ce qui est tu» dans *Ce qui est tu*?

Mon fils allait avoir 7 ans, l'âge que moi-même j'avais lorsque je suis arrivée comme réfugiée. Je me rendais compte de la différence de nos positions sociales respectives au même âge, cette distance qu'il y a entre nos enfances. Je voyais aussi mon mari qui partageait avec lui son histoire, l'histoire de sa famille suédoise, qui lui racontait ses ancêtres, ce qui constitue son passé ; tandis que moi, je me taisais, je ne racontais rien, comme si mon histoire était honteuse, comme si elle ne méritait pas d'être racontée. J'ai voulu lui dire quel était ce passé, quelle était

mon histoire, mais on ne dit pas à un enfant de 6 ans la dictature, les disparus, les tortures sans prendre son temps, sans choisir les mots justes. Parce que c'est de l'ordre de l'indicible; plutôt que le récit, la poésie s'est imposée à moi.

On a l'impression que colère et gratitude se côtoient dans *Là où je me terre*. Quels sont les sentiments qui vous ont habitée pendant la rédaction de *Ce qui est tu*?

Je dirais encore une fois colère et gratitude. Je ne sais pas si je pourrai un jour écrire quoi que ce soit sans que ces deux sentiments s'entrechoquent. Le monde étant fondamentalement injuste, j'ai besoin de cette indignation comme moteur d'écriture. Je ne me sens pas l'obligation d'écrire, je ne pense pas écrire un jour sur la beauté des fleurs. Je ne dis pas cela avec arrogance, puisque le monde a besoin aussi d'uniquement la beauté et d'autres la font advenir dans leurs écrits mieux que moi. Si j'écris, c'est parce que je veux mettre en mots différentes souffrances, injustices, des destins qui s'effondrent, des libertés brimées. Je veux écrire sur ce qui nous sépare, sur les fossés qu'il y a entre nous. Cette colère prend source dans l'amour et l'empathie et par l'écriture, je tente tant bien que mal de réparer ce qui nous différencie, nous isole, nous divise.

Je suis aussi très consciente de tout ce que cette vie m'a jusqu'à maintenant donné et je ne cesserai jamais d'être reconnaissante envers les êtres humains qui m'ont fait la courte échelle durant ma vie, qui ont contribué à rendre ma vie meilleure, les personnes qui m'ont permis d'être qui je suis et où je suis en ce moment. Et ces personnes sont légion. Je pense que c'est le cas pour la plupart des gens, il n'y a que très peu, voire aucun *self-made man*. Les êtres humains, nous nous devons les uns les autres nos vies, nos accomplissements, nos chances. Nous sommes des êtres sociaux qui avons besoin des autres pour exister. Je pense, et j'espère mes écrits toujours baignés par la gratitude, pour mettre en lumière la présence des autres êtres humains à qui on est redevables. Je pense sincèrement que colère et gratitude vont main dans la main.



**UN INDISPENSABLE,
VERSION AUDIO :
LE PREMIER ROMAN
DE BLAISE NDALA**



**J'IRAI DANSER SUR
LA TOMBE DE
SENGHOR
BLAISE
NDALA**

ROMAN

L'INTERLIGNE



Canada

**DÈS LE 25 MAI
INTERLIGNE.CA**



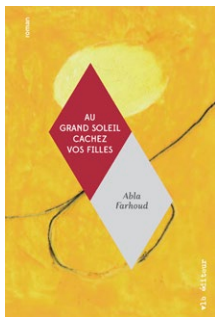
LES SUGGESTIONS DE VOS LIBRAIRES INDÉPENDANTS

AU GRAND SOLEIL CACHEZ VOS FILLES

Abla Farhoud (VLB éditeur)

Dans les années 1960, après avoir passé plusieurs années au Québec, une famille d'origine libanaise retourne vivre dans son pays d'origine. Après des premiers mois idylliques dans le plus beau pays du monde, les membres de la fratrie doivent s'adapter à de nouveaux codes sociaux. La transition sera plus facile pour certains que pour d'autres. Pour Ikram, cette jeune fille qui rêve d'être comédienne, la réalité est particulièrement difficile à accepter. Alors qu'elle entreprend une carrière d'actrice à Montréal, on l'avertit, à demi-mot, que les femmes de bonne famille ne jouent pas au théâtre. Un roman d'une grande beauté inspiré par les souvenirs d'Abla Farhoud. Le choc culturel de certains protagonistes, comme l'épanouissement d'autres sont dépeints avec force et lyrisme.

Marie-Hélène Vaugois, Librairie Vaugois (Québec)



SEULS

Paul Tom et Mélanie Baillairgé (La courte échelle)

En ces temps où les grands de ce monde se chicanent à propos de dizaines de milliers d'immigrants autour d'enjeux économiques, voici un récit qui éveille en douceur les plus jeunes à la dure réalité des mineurs déracinés, sans leurs parents. Les dessins plus évocateurs que réalistes, qui utilisent la puissance d'un minimum de couleurs, ont une force incroyable pour raconter trois vies (vraies) qui, à elles seules, résument tout le courage et la résilience qu'il faut pour passer, à travers sacrifices, espoirs et déchirements, de l'horreur à une vie meilleure. Un ouvrage que je considère comme essentiel pour parler à nos jeunes d'(in)humanité. *Dès 10 ans*



Corinne Boutterin, Librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

LA PROMESSE DE JULIETTE

Mustapha Fahmi (La Peuplade)

Il faut savoir attendre l'amour, l'entretenir, ne pas le remettre en question. Savoir regarder, avoir confiance. Dans ce lumineux essai poétique qui a comme noyau l'univers shakespearien, Mustapha Fahmi nous propose une réflexion humaine et philosophique qui décortique l'amour, la tendresse, la beauté et la dévotion. Composé d'aphorismes et de fragments, *La promesse de Juliette* nous apprend et nous invite à chercher et à préserver tous les jets de soleil, tous les coups de foudre, tous les instants, tous les battements de cœur, toutes les promesses. Aimer sa douce moitié, aimer un frère, aimer son métier, aimer son art. Un livre qui réchauffe le cœur, qui fait grandir et qui fait du bien, donc, car nous avons plus que jamais besoin de lumière.

François-Alexandre Bourbeau, Librairie Liber (New Richmond)



MOSTARGHIA

Maya Ombasic (VLB éditeur)

Les Balkans, la Suisse, le Canada, Cuba, Montréal : c'est tout un monde qui est exploré dans ce récit court, vif, racontant la vie et l'exil du père de l'auteure. Atteint d'une profonde nostalgie des lieux de sa naissance — une « Mostarghia », du nom de la ville Mostar —, Nenad Ombasic ne parviendra jamais à refaire sa vie ailleurs après la fuite de sa famille loin de la guerre civile, des horreurs de l'éclatement de la Yougoslavie. À travers ce personnage profondément attachant, il nous est possible de comprendre un peu mieux l'âme des Balkans, les raisons de leur embrasement périodique, mais surtout l'incroyable voyage humain de ces exilés qui vivent encore avec nous aujourd'hui, avec un certain désir d'un monde disparu.

Marie-Hélène Vaugois, Librairie Vaugois (Québec)



POMME GRENADE

Elkahna Talbi (Mémoire d'encrier)

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai lu le deuxième recueil de la poète Elkahna Talbi, *Pomme Grenade*. Alors que son premier titre, *Moi, figuier sous la neige*, nous amenait dans son enfance en Tunisie, sa culture, sa famille et ses origines, ce nouveau livre nous dévoile une facette très intime d'Elkahna. Elle nous ouvre très grand son cœur, sans tabous ni gêne, et ce, depuis ses tout premiers amants. Bien sûr, il s'agit de poèmes d'amour, mais l'auteure pousse ses sentiments vers une réflexion beaucoup plus culturelle, voire politique. Elle évoque ses relations avec des hommes issus d'une autre religion, d'un autre pays. Aussi, elle mentionne l'importance de prendre contact avec un autre être humain, qui se veut, selon elle, comme l'exploration d'un territoire inconnu. Constitué de courts vers, chaque poème de ce recueil révèle une partie secrète de la poète tout en demeurant lucide et poétique à la fois.

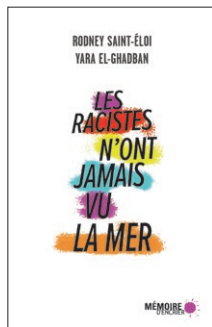
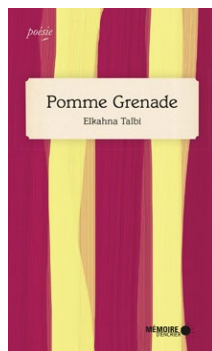
Émilie Bolduc, Librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER

Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban (Mémoire d'encrier)

Le titre m'a d'abord rebuté. «Le racisme, encore!» Mais, d'emblée, le dialogue est cordial, vif, inclusif. Deux amis célèbrent leur appartenance au Québec, leurs parcours de vie, leur amour de la culture. Les anecdotes sont étrangement familières, le langage est universel, plein de verve et d'espoir. Leurs voix, littéraires, font naître des images fortes. On y parle du silence, de la manière de raconter, de conjuguer au pluriel. On revit le 11 septembre 2001 à travers les yeux d'une jeune femme arabe nouvellement embauchée comme professeure de piano à Sainte-Julie, on nage avec des chiens en Haïti, on discute de livres, de monuments, de musique et, surtout, on réfléchit à la signification du titre, un choc pour moi qui n'avais jamais vu la mer de cet œil.

Sébastien Veilleux, Librairie Paulines (Montréal)



LA FEMME CENT COULEURS

Lorrie Jean-Louis (Mémoire d'encrier)

« Je suis l'Amérique! » : Lorrie Jean-Louis l'affirme sans ciller, car son « je » est pluriel. Il est gonflé par l'histoire de milliers d'esclaves ayant vécu sur le sol où elle marche. Elle l'affirme au nom des opprimés, des ostracisés de l'Amérique. De toutes les minorités qui ont bâti ce continent, ce beau rêve américain, dans l'anonymat et l'indifférence. Ses vers ne cessent pourtant d'être ancrés dans le présent. Si la poète retourne à ses racines, c'est bien parce que le racisme entrave toujours celles et ceux qui ne sont pas nés avec la bonne couleur de peau. Sa colère est tranquille, mais résolue et on sent bien qu'elle ne fera plus de concession. Ses mots, nous les comprenons. Ils sont limpides et de toutes les époques. Ils sont neufs, aussi, taillés pour l'avenir. Quand l'Histoire vous a tout pris, s'inventer une langue devient un acte de résistance.

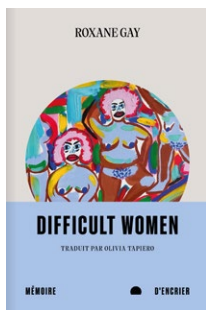
Patrick Bilodeau, Librairie Pantoute (Québec)



DIFFICULT WOMEN

Roxane Gay (trad. Olivia Tapiero) (Mémoire d'encrier)

On connaît surtout Roxane Gay pour ses essais qui abordent le féminisme et le rapport complexe au corps. Dans *Difficult Women*, elle utilise la fiction pour présenter des personnages féminins inoubliables. Femmes lâches, femmes frigides, femmes folles, femmes mères, femmes blessées : ce recueil de nouvelles explore la réaction des femmes face à la violence, principalement masculine. Chacune se retrouve face à des épreuves qui les font se révéler « difficile » aux yeux du reste du monde, mais qui forcent à dévoiler le caractère insidieux et brutal de toutes formes d'abus. Tantôt évocateurs, tantôt crus, les textes de ce livre forment un chœur puissant et incendiaire. Le langage est vif, le rythme est implacable et la sensibilité, aiguisée. Le nouveau livre de Roxane Gay provoque cette excitation propre à la découverte d'un livre exceptionnel et important.



Isabelle Dion, Librairie Hannenorak (Wendake)

QUAND IL FAIT TRISTE BERTHA CHANTE

Rodney Saint-Éloi (Québec Amérique)

Publié aux éditions Québec Amérique, le prolifique Rodney Saint-Éloi – éditeur chez Mémoire d'encrier – nous offre un voyage émouvant au cœur de ses pensées les plus intimes. Il nous raconte sa jeunesse, l'exil de son pays natal ainsi que toutes les épreuves qu'il a vécues en arrivant sur ce nouveau continent. Cependant, le sujet dominant de cet ouvrage est la perte soudaine de l'être le plus cher à ses yeux, sa mère. C'est à travers un dialogue touchant et poétique avec elle que l'auteur nous peint toute la splendeur de cette femme. Il nous parlera de sa bonté, de sa joie de vivre, mais surtout de cette force de vivre qui émanait d'elle. Ce livre est avant tout un éloge grandiose à cette image maternelle forte où la poésie rencontre le récit. Rodney Saint-Éloi nous fait le cadeau d'une œuvre littéraire tout aussi touchante que vivante!

Émilie Bolduc, Librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

BAGAGES, MON HISTOIRE

Collectif (ill. Rogé) (La Bagnole)

Ce recueil de poèmes signés par de jeunes immigrants est tout simplement magnifique. Dans certains discours, nous pouvons comprendre à quel point l'immigration est un événement autant positif que négatif. Dans d'autres, nous ressentons la perte de repères, le poids du recommencement : « L'Iran est loin de moi/Je ne le contemple/Que sur la carte du monde/Au fond c'est proche/Je suis à une grandeur de main/De mon pays natal », y écrit Kourosh. Les portraits des jeunes auteurs, illustrés par Rogé et qui accompagnent chaque poème sont d'une simplicité et d'une beauté sans mots. Des témoignages courts, mais très puissants!

Justine Saint-Pierre, Librairie du Portage (Rivière-du-Loup)



VIRAL

Mauricio Segura (Boréal)

Un événement anodin : une prise de bec entre une chauffeuse d'autobus de la Société de transport de Montréal et un adolescent. Pas de quoi fouetter un chat. Mais la chauffeuse aurait fait une insinuation raciste et l'adolescent d'origine maghrébine, vêtu de façon traditionnelle, aurait craché sur la chauffeuse. Ça se corse. Sans compter que la scène a été filmée et partagée sur les médias sociaux par une passagère. L'opinion publique s'enflamme. Dans ce roman choral, plusieurs personnages aux perspectives différentes nous livrent leur vision de l'événement et des heures qui suivent. À travers ces voix, Mauricio Segura nous permet de nous questionner de façon intelligente sur la place réservée aux immigrants et à leurs enfants dans la société québécoise et aussi sur le fameux vivre-ensemble.

Josée Laberge, Librairie La Liberté (Québec)



DANS LE VENTRE DU CONGO

Blaise Ndala (Mémoire d'encrier)

Lorsque Nyota quitte la République démocratique du Congo pour étudier en Belgique, elle ne se doute pas que sa quête pour découvrir le destin de sa tante, la princesse Tshala Nyota Moelo, disparue cinquante ans plus tôt, lui fera tant découvrir sur l'histoire de son peuple. En 1958, Tshala est une jeune femme vive et amoureuse. Elle cherche à trouver sa voie dans le respect des siens tout en voulant s'affranchir. Malheureusement pour elle, son besoin de liberté va plutôt l'enfermer dans le dernier zoo humain d'Europe, à Bruxelles, durant l'Exposition universelle de 1958. Au début des années 2000, il ne reste que peu de témoins de cet étrange enclos où des Congolais étaient exhibés, mais heureusement, la princesse n'est pas complètement oubliée. Et c'est sous le signe de la réconciliation que le destin d'une femme sera révélé à sa famille. Un roman puissant qui explore des pans méconnus de la colonisation.

Marie-Hélène Vaugois, Librairie Vaugois (Québec)



MÉMOIRE D'ENCRIER

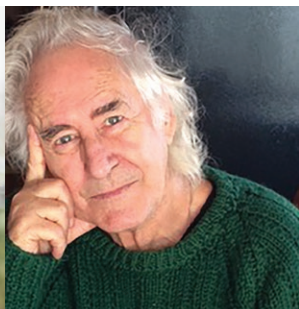
20 ANS
À DIRE LE MONDE

Par Rodney Saint-Éloi

Mémoire d'encrier a vingt ans, une somme de phrases, de visages et d'émotions. Je déposais mon baluchon sur les rives du Saint-Laurent, un matin, sans idée claire. J'abandonnais mon île pour être parmi vous. Je n'appellerais pas ça exil, je naviguais tel un yoleur. Je rêvais d'une île à l'autre, pour faire archipel. Je me faisais grand corps vibrant pour lutter contre les pensées qui rétrécissent les rêves et les corps. Je bâtissais un silence fragile, une tente sous un baobab. Je m'étais mis à jouer alors avec les mots, les couleurs, les formes. J'avais fini par me convaincre que cette ville nouvelle que j'habite devrait un jour abriter et célébrer les imaginaires et les langues du monde. Le monde commence ici, dis-je. Le territoire est grand, vu du fleuve. Le pari, également l'obsession : battre le tambour, rassembler les continents, clamer ce qui fait de nous des êtres humains. Nous ne sommes pas seuls. La terre nous appelle. Les voix quêtent l'intelligence et le sens du vivant. Nous résistons, fixons vertiges et horizons afin de faire tomber les frontières, pour faire naître la parole qui répare, pour raconter, raconter l'histoire qui dit demain. L'histoire qui dit nous, à l'infini de nos vœux. Vingt ans que les auteurs-autrices, libraires, lecteurs-lectrices construisent mot après mot cette utopie active, une fenêtre pour l'humilité des rivières, la présence des ancêtres et la lumière des aubes. Je vous dis merci d'avoir ouvert grand les bras. Entrez. La maison est à vous autant que les livres, les papillons, les chants d'oiseaux, les légendes et les espérances.



CREUSER



Doctorante en anthropologie, j'ai découvert ton texte, *Tropismes québécois* en 2003. J'y ai rencontré le fils de Sorel, le révolutionnaire tranquille, et le voyageur, préoccupé par le destin du Québec. En 2003, je découvrais aussi *Mémoire d'encrier*. Vingt ans plus tard, l'étudiante est romancière et éditrice. Je m'enracine dans ce Québec profond. *Les Autochtones, la part effacée du Québec* tisse les récits des voyageurs et des peuples autochtones. *Une histoire d'amour-haine : L'Empire britannique en Amérique du Nord* plonge dans la folie des explorateurs qui ont voulu dominer le monde. Tu racontes un Québec, enfant des empires, comme je tente de le faire pour la Palestine. Il y a deux façons de réécrire l'histoire : creuser les zones d'ombre ou avancer vers la lumière. Écrire la Palestine d'un roman à l'autre. Écrire l'olivier, les parfums et dialoguer avec Ariel Sharon. Donner une mémoire à l'oubli, comme disait Mahmoud Darwich.

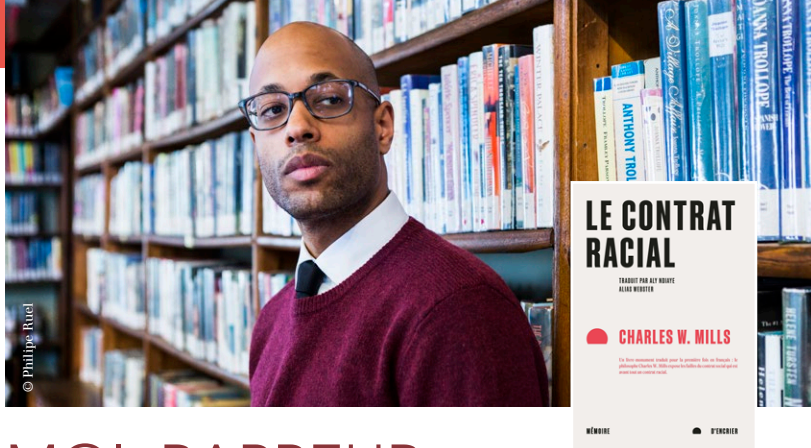
Yara El-Ghadban

Je suis revenu au Québec après six ans en Europe et douze ans en Afrique. En revenant, le monde du chez-soi prend une tout autre coloration. Ce qui semblait naturel ne l'est plus. Dans un Québec tourné vers le culte de la racine, je m'efforce de montrer que nos racines sont plurielles. La survivance de notre nation ne peut que passer par l'ouverture à l'altérité.

Une société peut-elle survivre sans l'apport des différences dont les autres sont porteurs? Je plaide en faveur de la réécriture du récit national du Québec, une histoire à parts égales. Faire entendre la voix des Autochtones. Repositionner la figure de l'Anglais.

Je reste convaincu, comme Platon dans son *Charmide*, qu'on ne se découvre vraiment qu'à travers le regard de l'autre. Le langage n'existe que dans le dialogue, le « voir » implique la réciprocité du regard dans le face-à-face avec les autres, les plus proches, et les plus lointains.

Gilles Bibeau



MOI, RAPPEUR, PASSIONNÉ D'HISTOIRE

Par Webster

Je ne suis pas traducteur. J'ai pourtant traduit une œuvre qui, quand j'en ai lu la version anglaise, m'a vraiment touché. *Le contrat racial* de Charles W. Mills est un incontournable afin de mieux comprendre les soubassements du monde contemporain, la manière dont la modernité a fait de la notion de race une norme selon laquelle les droits et privilèges, les non-droits et non-privilèges, ont été distribués, accordés, négociés et révoqués. *Le contrat racial* explique comment le racisme n'est pas une anomalie, mais bien une norme qui était acceptée, pensée, voulue, clamée et mise de l'avant, ce qu'on appelle la suprématie blanche.

Je ne suis pas traducteur, mais je me suis lancé. Je ne connaissais ni l'auteur ni sa thèse. À voir la réaction des philosophes quand je leur disais la tâche à laquelle je m'étais attelé, j'ai compris l'importance de ce livre. Comment moi, rappeur et passionné d'histoire, mais non-philosophe et non-traducteur, pouvais-je m'attaquer à l'œuvre de la vie de cet homme? Ce stress m'a nourri. Je l'ai canalisé, transmué, afin de le faire devenir patience, dévouement et attention.

Je ne suis pas traducteur, mais j'ai passé ma vie à traduire. En tant que Métis, je fais le pont depuis mon plus jeune âge entre l'Afrique et l'Amérique du Nord. Rappeur-vétérant, j'ai passé les trente dernières années à tenter de faire comprendre un mouvement culturel à une majorité qui, jusqu'à récemment, était réfractaire à l'idée d'un hip-hop québécois. Historien indépendant, j'essaie, tant bien que mal, de rendre accessible une histoire afro-québécoise et afro-canadienne qui a été effacée de notre trame narrative collective. Je traduis, un peu, mais je ne suis toujours pas philosophe!

ABATTRE LES SILENCES



NADIA CHONVILLE

On connaît les grands noms de la littérature antillaise : Aimé Césaire, Saint-John Perse, Édouard Glissant, Maryse Condé, Joseph Zobel, Simone Schwarz-Bart, etc. Dans cet espace littéraire résonne la voix puissante de Nadia Chonville.

« Être romancière m'engage à construire des personnages qui affrontent la domination masculine. Puis, l'histoire, l'histoire de ces générations de femmes qui témoignent de la souffrance et de la malvie; de l'esclavage à nos jours. Oui, l'histoire n'est pas finie. Il n'y a qu'aux peuples colonisés qu'on demande d'oublier l'histoire. Je reviens à l'histoire comme je reviens à l'enfance : pour y abattre les silences et y puiser la guérison. »

Née en 1989, Nadia Chonville vit en Martinique. Elle représente la nouvelle génération d'écrivaines féministes antillaises. Son premier roman *Mon cœur bat vite* (Mémoire d'encrier) dit l'île, l'histoire, la colère et la folie.

GARY VICTOR

C'est le « King créole », l'écrivain le plus lu d'Ayiti. Le maître du polar Gary Victor traverse le pays, dialogue avec les jeunes. Journaliste, scénariste, romancier, nouvelliste, Gary Victor est, avant tout, un champion d'échecs, un écrivain boulimique, roi de l'ubuesque qui écrit comme il respire. Ses récits flirtent avec le fantastique. Gary Victor vit et écrit dans son pays.

« La réalité déborde dans la fiction. Trop de débordements. Trop de digues. Pas assez de digues. En pays failli, on se bat pour survivre. Tout autour est fissuré, empuanti. La folie t'assiège. Les loups te mordent. Tu fermes les yeux et tu te dis : "Je vais me réveiller." C'est un cauchemar. Alors, je me cache pour écrire. »

Son prochain livre, *Le violon d'Adrien* (Mémoire d'encrier), roman d'initiation du jeune Adrien qui découvre en même temps l'amour, la dictature et la corruption, promet ce grand art dont Gary a le secret.



ABOLIR LES FRONTIÈRES

Je suis un auteur montréalais d'origine syro-arménienne. Je suis né de parents expatriés, qui eux-mêmes sont nés de parents déportés. Je ne parle ni l'arabe ni l'arménien, pourtant ce sont mes deux langues maternelles.

J'écris pour me rapatrier. Réparer des blessures intergénérationnelles. Réconcilier l'irréconciliable. Accepter la souffrance et la comprendre. Pardonner, en fin de compte.

Mon prochain roman, *Dissident*, raconte l'histoire d'un jeune Montréalais accusé d'activité terroriste par une intelligence artificielle.

C'est un privilège d'être en dialogue avec les jeunes. J'en mesure la responsabilité. Être lu par les jeunes, c'est avoir un pied dans l'avenir.

Jean-Pierre Gorkynian

Ayant emporté mes zébrures congolaises au pays d'Hergé, puis de Marie-Claire Blais et de Robert Dickinson, chacun de mes romans tente de proposer un point de raccordement esthétique et intellectuel : des mots qui disent la condition humaine telle que les temps, les lieux et les êtres de mon errance l'ont mâtinée. Tant et si bien que lorsque *Sans capote ni kalachnikov* convoque la Cogagnie et les années FLQ, ce n'est pas seulement l'Afrique et le Québec que je mets en dialogue. Pareil, s'agissant de la Belgique, lorsque *Dans le ventre du Congo* ramène à la vie un royaume précolonial africain et Expo 58.

Mes voyages d'encre auraient pu être le reflet d'un déracinement dont le romancier chercherait à guérir. Ils sont la chance que m'offre la distance affective : donner souffle à des imaginaires pouvant susciter doute, révolte ou ravissement aussi bien chez le Colombien, chez l'Innu que chez le Beauceron. Telle demeure mon idée de la littérature : une invincible abolisseuse de frontières.

Blaise Ndala

ÉBRANLEMENTS

Par Mélikah Abdelmoumen

Penser, c'est décoller le nez de l'immédiat et les oreilles du bruit ambiant, faire un pas de côté pour considérer le monde. C'est porter son regard loin en avant, en arrière, ailleurs, pour revenir moins borgne au monde immédiat. C'est penser contre la part de soi qui cède aux formules de l'air du temps. C'est accepter de vivre dans le malaise plutôt que dans les évidences. C'est supporter les paradoxes. C'est imaginer des questions inédites en réponse aux questions ressassées.

Écrire, c'est essayer de nommer tout ça et vouloir le donner en partage pour rencontrer l'autre et engager une conversation, que ce soit sous forme imaginaire, poétique, politique, ou tout ça à la fois. Que ce soit pour dire la laideur du monde afin que son récit devienne un moteur et une nourriture pour la pensée; ou pour inventer un monde moins laid et permettre une fuite salutaire dans et par le poème, le roman, l'essai, le livre. Parce que la fuite par le poème, le roman, l'essai, le livre, permet de revenir au monde en sachant mieux par où commencer pour y imprimer, même modestement, quelque chose de meilleur.

Penser et écrire sont inséparables. Pour moi, la pensée ne précède pas le langage. Elle et lui adviennent ensemble, après les élans, les ébranlements, les douleurs et les colères sans mots. Penser et écrire me permettent de rendre intelligibles pour moi-même et, je l'espère, pour ceux à qui je m'adresse, tout ce qui, en chacun de nous, précède le langage.





© Juliette Busch



FRAGMENTS DU DÉCOLONIAL

Créer ce qui pourrait exister à partir de ce qui existe déjà; créer un *autrement* en excès du passé et du présent violents. Des mots, des souffles, des silences, des doutes, des intentions, des gestes petits et grands.

Ce qui fissure, fait voler en éclat le monde créé par le capitalisme racial, la cale des bateaux négriers, la pulsion génocidaire appelée Amérique, l'hétéropatriarcat. Mais aussi, puisqu'on ne dit pas, ou pas seulement, la déprise avec les mots de la capture, la tâche en est une de méthode, c'est-à-dire de cadence, de beauté, de fracas, de vertige, de relations possibles.

Philippe Néméh-Nombré

Penser, c'est marcher, me perdre dans le paysage. Le corps en mouvement libère l'esprit, les idées vont et viennent sur le sentier ombragé. Penser, c'est aller à la rencontre des gens qui ne pensent pas comme toi, te font voir la vie à partir d'une perspective que tu ignorais. Penser, c'est discuter avec des jeunes qui ne cesseront jamais d'exiger du monde la part de lumière qui leur revient.

Écrire, c'est d'abord lire. Beaucoup. Tout le temps. Fondre une mémoire personnelle dans la durée collective. Saisir sa voix au détour d'un mot, d'une phrase, d'une page, d'un silence; refaire le chemin en sa compagnie, celui qui part de soi vers l'autre pour mieux revenir au point de départ, changé à jamais. Comme respirer et marcher, rêver et contempler, aimer et vivre.

Jean-François Létourneau

RECOLLER LES MORCEAUX



Penser l'histoire, c'est travailler à revisiter les récits qui irriguent notre compréhension du monde partagé. Chercher à multiplier ces récits. Inclure toutes les voix, celles qui dérangent, celles qui disent le contraire, celles que l'on n'entend pas, celles que l'on entend trop aussi, les questionner dans leur caractère répétitif, tout cela, ce détricotage créatif des histoires qui nous traversent, pour troubler les mythologies qui justifient et orientent notre vie politique et sociale et économique et culturelle. Comprendre la géographie coloniale, les rapports de pouvoir qui se sont cristallisés dans ces formes, travailler à rebours de l'injustice dont nous héritons, qu'elle nous privilégie ou qu'elle nous infériorise.

Il s'agit de ramener l'actualité du colonialisme dans notre compréhension du monde et de nos interactions au sein de celui-ci. Il y a une dimension active, performative, et transformatrice associée à la notion de décolonialité.

Dalie Giroux

J'écris pour recoller les morceaux. Et ces morceaux sont des vies brisées, des idées qui déboulent, un réel qui file. Dans mon travail de journaliste, j'écris de courts textes que je conçois comme des vignettes, ou des miroirs, d'un instant, d'un moment. À l'occasion, il me faut recoller ces morceaux, ces vignettes, pour tenter de peindre une plus grande toile. Tisser des liens, recomposer le réel. La pensée, c'est la glu. La colle. Ce qui lie. Ce qui unit ces morceaux. L'orchestration du sens. Et ce sens, ce tout, il s'impose déjà par les parties, dans les témoignages recueillis, les archives retrouvées, le ressenti premier.

En écrivant, le sentiment d'imposture demeure. Imposture du sens, des choses, des récits. Car quoi qu'on y fasse, les mots ne recouvrent jamais totalement les choses. L'essai, pour moi, c'est donc ça. Récolter des éclats, assumer sa glu tout en gardant une humilité face aux choses de la vie.

Guillaume Lavallée

CE QUE SLAMER VEUT DIRE...

Par Marc Alexandre Oho Bambe

Le slam est d'abord un instant.
De libération.
Un moment, de poésie.
Au-delà du mot, du texte.
Un geste d'âme.
Et un élan, vers les autres, le monde.

Il s'agit d'écrire pour dire, écrire du bout des lèvres.

Au tempo du cœur et du corps en accord.

Écrire en musique et en rythme.

Écrire et dire, en phase et en phrase avec soi-même.

Il s'agit d'écrire, de dire.

Et de vivre.

Oui vivre, vivre ce que l'on écrit, vivre ce que l'on dit.

Il y a autant de définitions du slam que de slameurs.

C'est un fait.

Et une fête.

Une action.

Poétique.

Un acte.

D'amour, parfois.

La poésie qui se dresse en vertige et s'érige, contre toutes les formes d'élitisme, de cynisme, de violence et de pouvoir.



La poésie qui rassemble, érudits et gens du peuple, bourgeois et pauvres, salariés et sans-emplois, enseignants et étudiants, autour d'un feu de mots exaltés, habités.

Questionner, transmettre, partager nos idéaux et nos causes primordiales, interpeller, rassembler, oser le dialogue des imaginaires, la relation des peuples et des cultures, voilà le plein sens de notre démarche artistique et citoyenne.

Considérant l'acte d'écrire comme *un acte d'amour*, nous nous proclamons poètes, soignons et signons nos mots, par amour : écrire de la poésie, c'est prendre parti, avoir envie de participer à la marche du monde dans lequel on vit, prendre parti pour la liberté, pour la dignité, et pour la justice, qui *écoute aux portes de la beauté*.

PARLER À LA MER



J'écris pour que le monde ne me détruise pas. L'écriture me garde vivante. Avant tout, écrire, c'est le ravissement. J'enseigne. Enseigner la création littéraire, c'est enseigner l'empathie et l'émerveillement. Je vis le poème comme on voyage. Je suis une urbaine. J'habite les villes. Elles sont comme la poésie, comme l'amour, inépuisables.

La mer est au cœur de mes poèmes. La Palestine est sa plus grande vague.

L'amour est un acte de liberté, l'érotisme, un acte de résistance.

L'amour est cette force qui nous est à la fois la plus mystérieuse et la plus intime; elle nous amène à la vie, à nous-mêmes, aux autres; elle nous aide à transcender les échos enfouis au fond de nos gorges, la douleur que nous cachons et la passion qui nous pousse vers quelque chose de plus grand.

Nathalie Handal

Enfant, je jouais avec les dinosaures. Je lisais beaucoup et rien ne se rapprochait de ma vie jusqu'à ce que je tombe sur Toni Morrison.

Poète, j'ai la prétention de parler à la mer.

En écrivant, je suis devenue noire et bien plus tard, une femme.

Quand des jeunes me disent que *La femme cent couleurs* leur a plu, je sens que ma plume a visé juste. Le Prix des libraires décerné à ce premier livre m'a donné confiance et m'a forcée à mettre la tête dehors. C'est comme un nouveau monde qui m'ouvre ses portes.

Mon prochain livre s'appelle *Main-d'œuvre*, c'est un très beau mot. Il m'a fallu l'ouvrir comme une pomme grenade.

Écrire c'est offrir le chant qui manque.

J'écris pour offrir mon regard.

J'écris pour vivre.

Lorrie Jean-Louis

S'ENRACINER

Par Philippe Yong

Si j'écris, c'est parce que je me sens hors-sol, à l'image des plantes que mon héros tente de faire vivre à l'abri d'une serre. Mon identité est flottante, mon parcours est fait d'une série de décentrement qui me questionnent, de mes racines coréennes à ma vie française puis montréalaise. Quoi de plus fécond, pour un romancier, que de s'interroger par la fiction sur la place qu'il occupe dans le monde? Écrire un roman, c'est créer un objet qui n'appartient d'abord qu'à soi. Puis le roman est lu. D'autres paroles se mêlent à la mienne, et c'est là un miraculeux retour au réel. La boucle est enfin bouclée : écrire, puis être lu, c'est s'enraciner, fixer, donner forme. Et cesser, pour un temps, de se sentir hors-sol.



LEGBA : LA COLLECTION DE POCHE DE MÉMOIRE D'ENCRIER

Legba, dans le panthéon vaudou, parle en nous. Il ouvre les barrières. Il est à la limite de tout. Du visible comme de l'invisible. Legba, vivant parmi les vivants, la collection éponyme, aide à faire usage des imaginaires du monde, à mieux habiter les mystères des humains.

La collection dit l'inédit et l'inexploré. Un autre regard sur les classiques. Elle invite à sortir des lieux communs, de la bibliothèque coloniale, arpentant de nouveaux territoires : tracer les chemins d'humanité.

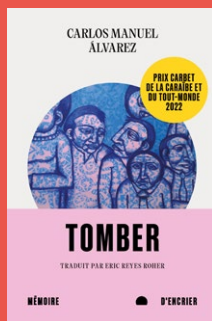
La littérature change les vies et les consciences, simplement par les rencontres fortuites. Imaginez le voyage que promettent *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain et *Le K ne se prononce pas* de Souvankham Thammavongsa.



TRADUIRE L'AUTRE AMÉRIQUE

Voc/zes, voces, vozes, ce sont, en espagnol ou en portugais, les nouvelles voix d'Amérique latine que Mémoire d'encrier s'est engagée à faire résonner en français. Carrefour où les plumes les plus incisives posent les grandes questions qui secouent notre époque : justice sociale, racisme, crise écologique, décolonisation, identités de genre, migration, etc. C'est le cas de *Maisons vides* de la Mexicaine Brenda Navarro et de *Tomber* du Cubain Carlos Manuel Álvarez, prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde 2022. Traduire le monde, pour Mémoire d'encrier, est non seulement une ambition et un désir profond, mais un devoir et une responsabilité. Plus que jamais, le monde entier cherche à se faire entendre. À Mémoire d'encrier, nous écoutons, puis répondons : présents.

La collection «Voc/zes» est dirigée par Marc Charron.



ÊTRE L'UN ET L'AUTRE

Par Isabelle Beaulieu

Les auteurs Elkahna Talbi, Éric Chacour et Mali Navia font partie de ce que l'on appelle la deuxième génération d'immigrants, soient les enfants de ceux qui ont quitté leur pays d'origine pour rejoindre une terre d'adoption. Ils ont choisi la voie de l'écriture afin de témoigner de ce rapport hybride dans lequel ils se trouvent, puisant à même leurs expériences et chacun à leur façon, pour transcender les frontières et nous remémorer que l'ici comme l'ailleurs convergent en un même point nommé humanité.

Si le parcours d'immigrants se compose souvent de pertes, de recommencements, d'espoir et de deuil au milieu d'une vie qui, sous ses airs de promesses, est concurremment accompagné d'un profond sentiment de nostalgie, les enfants engendrés dans le pays nouveau ressentent aussi parfois cette ambivalence. Ils ont accès à plus d'une culture qui les augmente d'une indéniable richesse, mais peuvent également côtoyer cette impression de fractionnement, les divisant en parts écartelées qu'ils tentent de faire tenir ensemble. Mais avant tout, à l'instar de tout individu peuplant notre planète, chaque personne dite de la diversité possède et habite sa propre histoire.

Semblables, mais différents

Les parents d'Elkahna Talbi sont nés en Tunisie, contrée de sable et de soleil, tandis que leur fille poussa son premier cri au Québec aux premiers jours d'un printemps montréalais tout juste désemmitouflé de ses humeurs de froid et de neige. La poète l'exprime d'emblée : « Cette double identité est ma réalité, que je le veuille ou non. De plus, on passe pas mal de temps à me le rappeler. Cependant, je ne veux pas devenir une sorte de réponse à "C'est quoi, l'écriture de la diversité?" Je ne suis que la porte-parole de ma parole. » En somme, il faut guetter les raccourcis, se méfier des généralisations qui voudraient mettre le doigt sur une seule réalité qui n'existe pas; le mot « diversité » ne comporte-t-il pas en lui-même la multiplicité des possibles?

Pour Éric Chacour, fils de mère et de père égyptiens, chaque identité prend forme d'intérêt, que l'on soit issu de l'immigration ou pas, et il rejoint en cela les propos de Talbi. Il consent néanmoins à prêter une force d'évocation propre à une littérature que l'on pourrait qualifier de l'exil, se surprenant qu'elle ne se soit pas imposée en un genre en bonne et due forme. Quant à Mali Navia, dont le père est colombien, elle voit d'un bon œil qu'on l'aborde sous l'angle de fille de migrant. « Ce besoin de nommer notre appartenance m'apparaît comme fondamentalement humain, dit-elle. Il nous faut trouver notre groupe, ceux dont l'expérience de la vie fait écho à la nôtre. » Sans vouloir enfermer les êtres dans une définition étriquée, l'autrice s'efforce plutôt de repérer des accointances, des rapprochements, des zones probables de confluence au cœur du particulier.

S'apprivoiser et s'appartenir

Dans ses recueils de poésie, *Moi, figuier sous la neige et Pomme Grenade* (Mémoire d'encrier), Elkahna Talbi évoque la binarité de sa condition qui façonne, au même



© Eva Maude TC

ELKAHNA TALBI



© Justine Latour

ÉRIC CHACOUR

titre que diverses parties d'elle-même, ce qui la construit. « À demi/dans deux vies/j'ai fini par croire/que j'étais complète//rapiécer tous les bouts de moi/pour me faire un trophée. » Au-delà de la fille à la double identité, elle est une femme investie qui, au moyen de ses mots qu'elle brandit sur la scène depuis plus de quinze ans sous le pseudo de Queen Ka, octroie au verbe une place centrale. « Pour moi, la parole poétique est un outil puissant de mobilisation et d'engagement », affirme-t-elle. Au cœur de ses performances, nulle allusion directe à ses origines, sinon qu'elles sont là, intrinsèquement liées à son essence. Dans *Queen Ka sur papier* (Somme toute), on peut lire (et voir et entendre grâce à des codes QR qui renvoient à des pistes audios et vidéos de ses spectacles) les poèmes-manifestes de l'artiste, tour

à tour porteurs d'indignation et d'espoir. « C'est un regard que je porte sur moi, le monde qui m'entoure et notre époque, et ce regard évolue », spécifie-t-elle. Car il y a dans l'art politique de la poète la certitude de laisser la pensée se mouvoir au-delà des représentations et des phrases figées, de s'incarner dans une pleine liberté.

De son côté, Éric Chacour, auteur du roman *Ce que je sais de toi* (Alto), constate que la perception de ses deux identités s'est déplacée. Plus jeune, un besoin d'appartenance au groupe l'intimait de se fondre dans la masse, mais au fil du temps, il prend conscience de la valeur de ses amalgames. « Vient l'âge où l'on comprend que la richesse se cache souvent dans ce qui nous distingue des autres, explique-t-il. Parce qu'elles doivent nous aider à grandir, les identités sont au service des individus. C'est l'inverse qui devient un danger. » De la dissemblance surgit parfois la gêne, voire la honte; puis se révèle le potentiel de cette caractérisation, la beauté de ce qui est unique. La recherche de soi n'en devient que plus féconde parmi les clichés distillés tout autour et l'apanage de la norme édifiée en vertu. « *La rumeur. Celle qui se propage, invisible comme le vent dans les palmiers. Celle qui souille ce qu'elle ne comprend pas.* » On doit apprendre tranquillement à ne pas voir nos contrastes en manière de fautes, mais plutôt à se construire sur ses fondations plurielles.

Pour Mali Navia, romancière de *La banalité d'un tir* (Leméac), l'impression de vivre sur deux fréquences l'a beaucoup occupée et l'a fait osciller entre la chance et le malaise de partager deux origines. « Ça a été un long travail d'arriver à me sentir "entière" puisque je ressens souvent "le manque de", explique-t-elle. Je crois que ce dédoublement me permet d'enrichir ma vision du monde même si parfois il m'épuise. » Loger en soi deux cultures provoque des scissions difficiles à coordonner et fait advenir une culpabilité qui souhaite pourtant ne jamais trahir aucune des parcelles qui nous constitue. « *Tout ce que je suis est contradictoire. Toujours sur le bord de s'écrouler ou d'exploser. Entre les deux, il n'y a rien.* » Rapatrier et assembler ses morceaux afin de reconstituer la carte sur laquelle est dessinée sa route fut longtemps un défi pour l'autrice. Bien que fragmentée, elle sait maintenant qu'elle n'en est pas moins totale et complète.

Tout exercice voulant rassembler des personnes répondant au nom de diversité, même avec les meilleures intentions du monde, s'avère glissant. On l'observe ici, chacun a sa façon de voir, de vivre, d'exprimer son biculturalisme. Il apparaît d'autant plus important d'aller à la rencontre des autres, non nécessairement pour s'y reconnaître, mais pour approcher l'altérité en tant que valeur ajoutée génératrice d'apprentissages et d'embellissement.



MARTINA CHUMOVA

RAPPELER LES SOUVENIRS

Propos recueillis par Isabelle Beaulieu

La narratrice convoque sa mémoire pour rassembler sur papier quelques bribes de souvenirs plus ou moins lointains. Mais est-il vraiment possible de restituer le passé? Ce qui nous apparaît comme un souvenir nous appartient-il vraiment? Peu importe, puisque nous sommes faits de cet amalgame de fiction et de réalité. Martina Chumova, l'auteure de *Boîtes d'allumettes* (Le Cheval d'août), nous mène de sa Tchécoslovaquie natale à Montréal, sa terre d'accueil, en empruntant le chemin qui transcende tous les exils : la littérature.

Votre roman est constitué des souvenirs disparates de la narratrice. Invoquer la mémoire est-il un moyen de mieux comprendre ce qui nous a échappé?

J'aime bien l'idée d'invoquer la mémoire, comme on invoquerait une divinité ou un esprit, quelque chose qui se trouve sur un plan différent de la réalité quotidienne, mais

y restant tout de même relié. On fait appel à la mémoire pour tenter de comprendre, ou encore simplement prendre conscience de choses qui sont là, plus ou moins profondément enfouies, et qui nous influencent sans qu'on le sache nécessairement. Mais la mémoire ne se laisse pas invoquer à volonté.

Une étude en histoire orale m'avait frappée; la chercheuse interrogeait des femmes sur leur jeunesse dans l'Angleterre des années 1930. Elle n'avait de prime abord recueilli que peu de souvenirs intéressants : les femmes évoquaient des anecdotes figées, maintes fois répétées, ou même des clichés provenant de films. C'est lorsque des objets leur ont été présentés, des objets qui faisaient partie de leur quotidien dans leur jeunesse, que les souvenirs ont commencé à fuser, en provoquant d'autres, par un effet de cascade.

Je tente de me rappeler où j'ai lu cette étude et à quel moment, dans quelles circonstances, mais je n'y arrive pas. Bref, je ne sais pas si la mémoire s'invoque tant que ça. Parfois. D'autres fois, elle survient. Ou pas, selon le contexte. Et tant de choses nous échappent

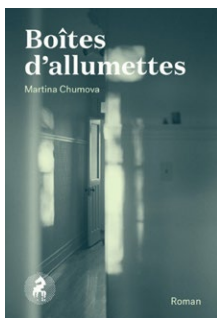
Vous écrivez : « C'est peut-être ce qui revient avec plus de force, certains chemins parcourus mille fois, les ornières doubles dans les champs ou les sentiers qui fendent l'herbe haute. » En quoi les paysages habités modifient-ils notre rapport au monde?

Les paysages structurent notre façon d'habiter le monde, de le percevoir et de le comprendre. Une personne qui grandit entourée de montagnes sur lesquelles bute le regard ne sera pas traversée des mêmes impressions fondatrices que celle qui vit dans une plaine où le regard se perd au loin, je crois. Sans doute s'impriment particulièrement en nous les paysages qu'on appréhende lorsqu'on les parcourt à pied, à cause du rythme qui oblige à l'ancrage dans les aspérités du chemin. Et parce qu'en marchant, on ne fait pas que regarder le monde de loin : on n'échappe pas à la neige, au vent, à la sueur. À l'herbe humide sur les mollets. Mais c'est peut-être juste ma vision idiosyncrasique des choses, due au fait qu'on marche beaucoup dans ma famille...

À la lumière du portrait d'ensemble façonné par l'amoncellement des réminiscences, qu'est-ce qui revient le plus souvent à la surface? L'amour, l'enfance ou la littérature?

Les trois éléments se trouvent à des niveaux différents du livre.

L'enfance – certains fragments qui fondent ce que nous sommes – est ce qui veut remonter à la surface, tandis que l'amour et les livres y sont déjà, à la surface.



La situation amoureuse dans laquelle la narratrice se trouve amène certaines images plus ou moins dormantes à vouloir être racontées. Il est aussi possible que cette situation, où se mêlent ruptures, incertitudes et espoirs, fasse écho à certains souvenirs de l'enfance de la narratrice, voire en suscite l'émergence.

Quant à la littérature (ou, dit de façon plus prosaïque, les livres), elle occupe une place considérable dans ma vie, donc il était normal, nécessaire, que cela se manifeste dans le texte. Les livres occupent de l'espace au quotidien, ils ont un poids, ne serait-ce que dans des boîtes qu'on déménage. Et bien sûr ils existent à

des niveaux moins tangibles aussi, par les idées et images qu'ils font naître en nous, qui deviennent nôtres ou auxquelles on s'oppose.

La narratrice se trouve dans une relation sentimentale toxique. Rester quand tout annonce qu'on devrait partir est-il la preuve que notre liberté demeure toujours à reconquérir?

Je suis convaincue que la liberté – ce qui nous est accessible de liberté – est chaque jour à reconquérir, et pas seulement dans le domaine sentimental.

Quelle partie des souvenirs risque davantage la distorsion avec le temps, les bons ou les mauvais?

Je ne sais pas! Et je n'avais à vrai dire jamais réfléchi à la question. Mais elle m'intriguait, et je l'ai un peu posée autour de moi... certains m'ont dit que nous avons tendance à estomper ou à embellir les souvenirs douloureux... d'autres que ce sont eux justement qui se gravent le plus profondément en nous. Les deux cas de figure me semblent possibles. Mais tous les souvenirs sont propices à la distorsion... la mémoire est un processus actif de sélection et de construction. Nous nous rappelons ce qui est important pour nous. Et puis il y a les souvenirs partagés, nos souvenirs qui croisent ceux des autres, qui peuvent s'y superposer ou les remettre en question.

Par ailleurs me fascinent ces études suggérant que la conviction que nous avons de l'acuité d'un souvenir n'est aucunement en lien avec sa justesse. Mais c'est une préoccupation récente, ce n'est pas présent dans ce livre. Le texte qui est devenu *Boîtes d'allumettes* partait au contraire du désir d'aller au plus précis, au plus concret possible de certains lambeaux de réminiscences significatifs, sans en éluder les franges et lacunes.

FADI MALEK DANS UN CAFÉ PRÈS DE CHEZ VOUS



© Anne Villeneuve

Par Isabelle Beaulieu

À l'été 1999, alors qu'il a presque 30 ans, Fadi Malek quitte son Liban natal et atterrit à Montréal. Il passe une jeunesse tumultueuse marquée par la guerre civile qui mettra le pays à feu et à sang. Quand le bruit des bombes se fait entendre, les gens se réfugient à la cave en espérant que leur maison soit épargnée. C'est aussi à ce moment que l'adolescent se rend compte de son attirance pour les hommes. Il sait que sa famille et sa culture, très à cheval sur les conventions, ne sont pas prêtes à l'accueillir tel qu'il est. Après s'être inventé quelques bégueins pour des filles et avoir obtenu un diplôme en architecture pour encore là satisfaire les attentes de ses proches, il décide d'embarquer dans un avion et d'enfin commencer sa vie.

C'est à L'Étincelle, un petit café situé dans le quartier de La Petite-Patrie et où, de l'aveu des propriétaires, il fait bon «ralentir, s'ennuyer, rêver», que Fadi Malek rencontre l'illustratrice Anne Villeneuve. Elle est en train de dessiner et au détour d'un heureux commentaire qu'il fait à propos de ce qu'elle crayonne, ils font peu à peu connaissance. Au fil des conversations et de l'ouverture qu'elle lui témoigne, il finit par laisser tomber sa réserve et raconte ce qui l'a amené à s'installer au Québec. La calamité de la guerre et de ses contrecoups, ses études, ainsi que son boulot dans un domaine qui ne lui a jamais plu, puis les matins quand, par le volet de sa maison, il regarde les prolétaires descendre du train, et le clin d'œil d'un des ouvriers qui l'émeut et le perturbe.

La femme qui dessine lui propose de mettre tout ça en mots et en images, et à œuvrer ensemble à la création d'un fanzine, qui deviendra en définitive l'album *La fin du commencement* (Nouvelle adresse). «Travailler avec Anne a permis d'alléger mes craintes, de retrouver le courage pour revisiter un passé où les souvenirs sont ou perdus ou sciemment oubliés», explique-t-il. Chaque jour, par bribes désordonnées, il confie

à la page les événements qui ressurgissent de sa mémoire et qui, par un effet de cascade, lui rappellent d'autres moments enfouis. Plus tard, les morceaux se placeront pour entraîner le lecteur dans des allers-retours entre Montréal, Darna et Beyrouth, l'absorbant dans une histoire qui au-delà du périple est avant tout affaire de rédemption.

Revenir de loin

Dès qu'il pose un pied en sol canadien, Fadi Malek a l'impression de respirer pour la première fois. Même s'il est seul, même s'il y aura des embûches. «L'urgence de me reconstruire a de loin éclipsé toute autre considération, affirme-t-il. Ni la nouvelle culture dépayssante, ni l'hiver arctique et la chaussée glissante, rien ne me décourageait! Je venais d'avoir une deuxième chance. Et si je cours, toujours, c'est avec enthousiasme, pour avancer, plutôt que pour continuer à fuir.» Quatre ans après son entrée en Amérique, il réussit à le dire à quelqu'un, ou plutôt à l'écrire. Au cours d'un souper avec un voisin, pour expliquer qu'il n'attend pas la venue de sa fiancée, il lui tend un carton d'allumettes sur lequel il a inscrit «je suis homo». Cet aveu est pour lui un véritable acte de résistance; il venait de se délester de trente années de mensonges.

L'écriture de *La fin du commencement* participe à cette délivrance qui lui permet la pleine reconnaissance de ce qu'il est profondément. Elle annonce la mise au monde publique de ce qu'il s'est acharné à taire et à cacher pendant si longtemps. La concrétisation de ce livre, maintenant que Fadi Malek a plus de 50 ans, représente pour lui «la preuve que la richesse d'une vie se construit aussi par les blocs qui entravent notre chemin». Cela renforce sa croyance qu'il y a toujours lieu d'espérer, que dans les périodes sombres la lumière peut très bien se trouver au prochain carrefour. «Devant mon personnage, désormais, je souris, déclare-t-il. Le lecteur en moi est tendre et candide face à des souvenirs qu'il voulait auparavant à tout prix oublier.»

Face au Liban, Fadi Malek demeure un être en exil. Là-bas, l'homosexualité est encore aujourd'hui considérée comme un crime au regard de la loi. Quelques individus ou groupuscules osent parfois des sorties de placard, mais elles se concluent souvent par des répressions de la part des autorités. «C'est un pays où les valeurs conservatrices restent bien enracinées, explique l'auteur. Les conséquences dévastatrices de la guerre et, récemment, du désastre économique ont davantage entravé la marche de l'évolution sociale.» En souhaitant des temps plus cléments, sur un autre continent, un homme entre dans un café et y conquiert sa liberté.



NOS SUGGESTIONS DE LECTURES



NOS SILENCES

Wahiba Khiari (XYZ)

Dans *Nos silences*, un récit puissant, poignant et essentiel, deux voix s'alternent, se faisant écho : celle de la narratrice qui a quitté l'Algérie et qui se sent coupable et celle d'une jeune femme enlevée et violée, comme ce fut le cas pour des milliers de femmes en Algérie dans les années 1990, ces « filles de la décennie noire », qui ont souffert en silence pendant la guerre. Un cri résonne enfin, témoignant de l'horreur.



LA LIBELLULE ROUGE

Chih-Ying Lay (trad. Felicia Mihali) (Hashtag)

Voilà un recueil de nouvelles qui débute en force : dans un cours d'anatomie des années 1950, un homme doit disséquer le corps d'un dissident. Ce corps est cependant celui qui a provoqué chez l'étudiant ses premiers émois amoureux. Oui, il le connaissait. Membre par membre, l'exercice permet au narrateur une plongée dans ses souvenirs, le ramenant à Taïpei et à ses tensions sociales. Chacun des dix textes possède cette grande profondeur, ce même regard lucide sur une Taïwan socialement, culturellement et politiquement bouleversée, mais surtout sur l'intime. Ici, un homme a des symptômes « sympathiques » en écho au cancer de sa mère; là, un triangle amoureux découd bien des codes sociaux; et, ici encore, la seule voix d'une fille bouleverse ce chauffeur d'autobus...



LA MAISON DE MON PÈRE

Akos Verboczy (Boréal)

Arrivé au Québec à l'âge de 11 ans, le narrateur retourne en Hongrie, sa terre d'origine, après trois décennies passées loin d'elle. Voilà l'occasion de revisiter les contours de l'enfance qui, métamorphosés par l'impitoyable temps, viennent flouter les souvenirs. Pourtant, la joie est au rendez-vous, celle de revoir les copains, surtout l'ami Petya avec qui il entreprend de retrouver la maison de son père afin de prélever à même la mémoire des lieux des fragments d'un passé maintenant révolu. Une ode vibrante à ce qui ne meurt jamais vraiment.

JOURNAL DE BORD D'UNE JEUNE IRANIENNE HANTÉE PAR UNE VIEILLE FOLLE MORALISATRICE

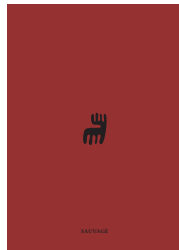
Shaghayegh Moazzami (trad. Hélène Duhamel) (Çà et là)

Dans cette BD autobiographique, on découvre combien le poids d'une mentalité conservatrice persiste malgré la distance et comment il peut s'ancrer en soi. Ce récit se déroule alors qu'une jeune Iranienne de 30 ans, dessinatrice de presse, s'installe à Montréal. Ce « journal » recèle des portes d'entrée vers des réflexions grandes, que ce soit sur la place des femmes, l'amour, la tradition et les frontières, alors que la narratrice imagine la voix de son éducation conservatrice peser sur chacune de ses actions, bien qu'elle vive maintenant dans un pays libre. On y découvre plusieurs us et coutumes provenant d'Iran, présentés avec moult nuances.

LE DESSINATEUR

Sergio Kokis (Lévesque éditeur)

Plusieurs grandes réflexions sont portées par ce 27^e roman de Sergio Kokis, artiste multidisciplinaire originaire du Brésil : qu'est-ce que la morale, pourquoi oppresse-t-on les hommes, à qui appartient l'art? Selon l'auteur lui-même, ce roman est un livre essentiel, « le fruit de tous les autres qui ont été faits avant ». Oleg, son personnage principal, est envoyé six ans au goulag pour avoir mal représenté en peinture Staline. Sur place, on lui demande de peindre la flore locale, ce qui viendra créer une scission entre la noirceur des camps sibériens et la tendresse de la nature.



AU NORD DE MA MÉMOIRE

Mattia Scarpulla (Annika Parance Éditeur)

C'est sur la fabrication de nos identités que porte ce court ouvrage de Mattia Scarpulla, à mi-chemin entre la prose et la poésie, faisant place à l'autofiction et à quelques calligrammes. L'auteur, qu'on a découvert avec *Errance*, donne ici voix à des migrants, des déracinés et des marginaux dans des récits lumineux. Il pose ainsi un regard sur la société, sur ce qu'on en fait et sur la place qu'on laisse à l'humanité dans tout cela.

LES MONTAGNES NOIRES

Astrid Aprahamian (Poètes de brousse)

Véritable invitation à découvrir la culture arménienne, ce premier roman, d'une belle densité, nous plonge dans les années 1990, alors qu'on y suit Margo, médecin et mère d'une fille illégitime, qui décide de rentrer chez sa famille à Erevan pour faire sa part. Récit de la petite histoire imbriquée à la grande, *Les montagnes noires* est un roman empreint d'émotions fortes, belles comme intenses, où chacun fait face à la guerre à sa façon.

FUITES (T. 1) : ISABEL WATSON

Stanley Péan et Jean-Michel Girard (Mains libres)

La jeune maison Mains libres se lance dans l'aventure de la bande dessinée avec, aux commandes, Jean-Michel Girard et Stanley Péan. Dans cette BD historique qui se déroule en 1870, l'héroïne britannique délaisse son pays natal après une tragédie pour reconstruire sa vie à La Nouvelle-Orléans. Seulement, en se liant d'amitié avec un esclave libre, elle est dans l'obligation de fuir vers l'ouest avec son nouveau compagnon de route. Une aventure qui ne se sera pas de tout repos, et qui fait la part belle à une grande réflexion sur la place qui était alors réservée aux Noirs.



LES ENRAGÉES

Valérie Bah (Remue-ménage)

Véritable plongée dans le quotidien de plusieurs femmes et d'une personne non binaire, racisé.es, ce recueil de nouvelles dénonce diverses formes de racisme et de colonialisme, mais aborde aussi le courage, l'entraide, la sororité et l'espoir. Grâce à une langue incisive, crue et déliée (c'est d'ailleurs rédigé en écriture inclusive), Valérie Bah, d'origine haïtienne et béninoise, nous transporte dans un Montréal où le quotidien de plusieurs femmes, de tous âges, est marqué par leurs racines. Des tableaux de société d'une grande puissance.

LA RUÉE VERS L'AUTRE : HISTOIRES DE TRAVERSÉES

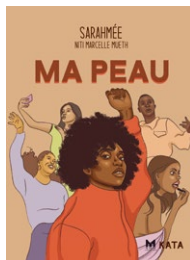
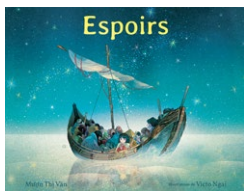
Mafane (Planète rebelle)

Voilà un recueil de contes contemporains où la langue utilisée sied parfaitement à l'oralité et qui présente quatre destins, lesquels parlent de migration, de fuite, de liberté, de l'altérité, de peur et d'épreuves. On rencontre ce garçon qui quitte son pays et prépare du thé pour autrui; il y a celle qui doit traverser la mer; il y a l'arrivée dans un autre pays où tout est à apprendre, autrement; et il y a aussi celui qui reste sur sa terre, mais où tout autour ne cesse de changer. Des histoires qui ont toutes en commun de démontrer qu'il est possible de bâtir des ponts lorsque l'on reconnaît l'humain en chacun.

CRÉATURES DU HASARD

Lula Carballo (Le Cheval d'août)

Dans *Créatures du hasard*, Lula Carballo, originaire de l'Uruguay et arrivée au Québec à 15 ans, exerce un retour romancé sur ses souvenirs d'enfance et redonne ainsi souffle à la succession de femmes qui forment sa filiation et représentent un précieux héritage. Elle révèle, à travers le regard clairvoyant d'une narratrice marginale, leur précarité et leurs vices (les jeux de hasard notamment), mais rend surtout hommage à leurs forces singulières. Ce récit sera adapté au grand écran, en 2025.



ESPOIRS

Muon Thi Van et Victo Ngai (trad. Maggalie Prosper) (Scholastic)

Cet album raconte l'histoire, à la fois personnelle et universelle, que vivent ceux qui quittent leur pays et deviennent à contrecœur des réfugiés. Grâce à un texte d'une sobriété qui émeut et des illustrations chargées de grandes émotions, on suit le parcours d'un enfant qui espère justement ne plus avoir à espérer mieux. En fin d'album, une note de l'auteure vaut à elle seule l'ouvrage : elle qui a dû quitter en silence le Vietnam dans les années 1980 explique ce qu'on peut tous faire pour aider ces réfugiés de plus en plus nombreux à se sentir, chez nous, chez eux. *Dès 5 ans*

MA PEAU

Sarahmée (Kata éditeur)

C'est tout juste après la mort de George Floyd que la rappeuse québécoise Sarahmée a choisi de sortir le vidéoclip de sa chanson *Ma peau*, afin de présenter la communauté noire sous un angle différent. C'est justement les paroles de cette chanson que l'on retrouve dans le livre du même nom — illustré avec vivacité par Niti Marcelle Mueth — et qui se posent comme une ode aux diversités et à la pluralité des couleurs de l'épiderme. On y célèbre les nuances, on invite à embrasser ses origines et à les célébrer. *Dès 11 ans*

UN ZOO DANS MON JARDIN

Flavia Garcia et Julien Chung (Isatis)

La poète originaire d'Argentine et établie depuis trois décennies au Québec propose aux enfants de plonger dans un monde coloré et rempli de mystère : un jardin merveilleux qui se déploie en fonction du regard qu'on pose dessus ! Le jeune lecteur y cherchera les animaux, se laissera porter par la poésie du texte, y découvrira des « fleurs qui font la grimace aux moustiques ». Les couleurs, plus que vitaminées, viennent pimenter chacune des pages. *Dès 3 ans*



OLAS

Maria Carla (Leméac)

Depuis toute petite, Talía rêve à la fête de ses 15 ans. Toute sa vie a été modelée autour de cette seule soirée. Maintenant qu'elle est passée, que lui reste-t-il ? À Cuba, les perspectives d'avenir ne sont pas simples. Écrit par une jeune Cubaine récemment immigrée, le roman offre un regard lucide et critique sur cette île qui attire tant de touristes, mais qui restreint la liberté de ses habitants. *Dès 13 ans*

AYITI : CHANTS DE LIBERTÉ!

Joujou Turenne et Judith Rudd (Planète rebelle)

C'est un livre à la limite de la poésie, du conte, du récit et de l'essai. C'est le lieu d'une exploration, celle de l'île d'Haïti qui a vu naître la conteuse Joujou Turenne et dont elle nous parle à travers dix-huit « chants » créoles, en exerçant une parole dite *de nuit* (plus intime) et une autre dite *de jour* (faisant appel aux héros de son pays, aux exemples précis). Six ans de recherches ont été nécessaires à la préparation de cet ouvrage qui met de l'avant l'anticolonialisme et l'indépendance, la révolution l'amour. *Des 15 ans*

DOUNIA

Marya Zarif (Bayard Canada)

En complément à la websérie du même nom, diffusée sur Télé-Québec, et au récent long métrage qui en fut tiré (*Dounia et la princesse d'Alep*), l'autrice et idéatrice d'origine syrienne Marya Zarif propose cet album où se mélangent habilement poésie et magie. Dounia, fillette dont l'imagination fleurit agréablement, est confrontée à la guerre civile : elle doit prendre la route des migrants en compagnie de ses grands-parents après avoir vu sa maison détruite. À hauteur d'enfant, on découvre ainsi avec plaisir la résilience et le déracinement, dans une histoire merveilleuse qui n'a rien de larmoyant. En bonus : des pages en réalité augmentée sont offertes! *Dès 5 ans*



VIGNETTES AFRICAINES

Marie-Claude Hansenne (L'Interligne)

Dans cette autofiction multiculturelle, l'autrice Marie-Claude Hansenne raconte la vie de Mathilde, petite fille belge qui part s'installer avec sa famille au Congo belge pendant l'après-Seconde Guerre. C'est le récit d'une enfant remplie de souvenirs faits d'aventures dans ce paradis d'Afrique. L'autrice expose l'histoire de la famille de Mathilde, la douleur des guerres, mais aussi la beauté et la liberté d'être un enfant.

LA SEMEUSE DE VENTS (T. 1) : LA RESPIRATION DU CIEL

Mélodie Joseph (VLB éditeur)

Mélodie Joseph est originaire de la Martinique et habite le Québec depuis dix ans. Si, dans *La semeuse de vents*, elle imagine des îles flottantes et des pirates de l'air, la primo-romancière n'oublie pas de faire la part belle aux personnages principaux féminins, des protagonistes fortes comme on en voit trop peu en *fantasy*. C'est dans cette atmosphère énigmatique, portée par une écriture limpide et magnétique, que le premier tome de cette tétralogie prend son envol, mêlant habilement récit initiatique et aventures. Un réel incontournable!

PALAWAN

Caroline Vu (trad. Ivan Steenhout) (Pleine Lune)

Récompensé par le prix Fred Kerner, *Palawan* raconte les dangers que comporte le long et houleux chemin vers le pays d'accueil et le cheminement pour s'y adapter. On suit le parcours de Kim, qui quitte le Vietnam et arrive en bateau dans un camp de réfugiés aux Philippines, qu'elle voudra quitter à tout prix. Bien des années plus tard, alors qu'elle demeure en adoption aux États-Unis, elle tentera de mieux comprendre ce qui lui est arrivé et retournera même dans ce camp qu'elle a tant cherché à fuir. D'autres n'auront pas eu sa chance. C'est en fait l'histoire des victimes de la guerre, qui ne cherchent qu'à survivre, qui est ici racontée avec une plume splendide.

**Les
libraires
.ca**



Les 10 meilleures raisons

**d'acheter ses livres dans
une librairie indépendante
ou sur leslibraires.ca**



**On bénéficie de la passion
et de la connaissance
des livres des libraires.**



**On reçoit un service humain
et personnalisé en librairie.**



**On peut lire les
recommandations des libraires
sur le site leslibraires.ca
avant d'acheter.**



**On peut lire l'avis d'autres
lecteurs sur quialu.ca
avant d'acheter.**



**On reçoit une infolettre
hebdomadaire personnalisée
en fonction de ses
intérêts et contenant
les nouveautés à surveiller.**



**On peut obtenir gratuitement
en librairie la revue *Les libraires*
publiée six fois par année
ou s'informer sur l'actualité
littéraire sur revue.leslibraires.ca.**



**On peut choisir la cueillette
en librairie pour réduire son
empreinte écologique.**



**On investit dans l'économie
locale et on la renforce.**



**On soutient une entreprise
qui contribue à la vie culturelle
de sa communauté.**



**On contribue à la vitalité d'un
réseau de plus de 110 librairies
qui savent mettre en valeur
les livres et les éditeurs d'ici.**



20
ANS
À DIRE
LE MONDE



© Jesús Cisneros

MÉMOIRE



D'ENCRIER